

Patrice Arnaud, *Les STO. Histoire des Français requis en Allemagne nazie 1942-1945*, Paris, CNRS Editions, 2010, 592 p. ISBN : 978-2-271-06768-5

Patrice Arnaud présente ici une recherche issue d'une thèse d'une ampleur mémorable, qui a reçu en 2007 le grand prix de la Fondation Auschwitz. Dans cet ouvrage sur les requis français en Allemagne, l'auteur ne tire pas de certains témoignages - bien réels mais peu généralisables - une vision misérabiliste du sort du STO. Pour autant, il ne rejoint pas la position d'Ulrich Herbert (ouvrage fondateur de 1985), quand celui-ci assimile les conditions de travail et de vie des travailleurs français à celle des ouvriers allemands. Non seulement parce que les études faites depuis indiquent des distorsions nettes, mais aussi tout simplement en raison de la contrainte. Patrice Arnaud vise à une grande synthèse sur les quelque 600 000 requis français du travail en Allemagne, synthèse rendue possible aussi par la multiplication récente des travaux et des études de cas locaux, et par le colloque de Caen, en 2001, qui a marqué une nette avancée de la recherche.

Pour s'approcher le plus possible de la réalité, l'auteur opère des choix de cas individuels sur un large spectre reflétant des figures récurrentes, au-delà de la complexité de la situation individuelle. Il rappelle la difficulté des requis à faire entendre leur voix dans la France d'après-guerre où la priorité du moment est plus au récit héroïque des déportés politiques et des résistants. Rien d'étonnant à ce que beaucoup aient choisi d'occulter cette mémoire, dans l'atmosphère du mythe résistancialiste. D'où une mémoire défensive, repliée sur elle-même, des « oubliés » de la guerre. Les ouvriers représentaient environ 60 % des requis : moins à l'aise avec l'écrit, ils ont laissé très peu de témoignages, contrairement aux requis des classes moyennes et intellectuelles assez nombreux à témoigner (cf. le célèbre livre de Cavanna, *Les Russkoffs*). Les nombreux extraits de témoignages - souvent littéraires - rendent vivant un texte dense abordant en détail l'ensemble des aspects d'une situation alors inédite et dont l'analyse a été rendue complexe par le poids des enjeux de mémoire.

Le STO est essentiellement un ouvrier. Se pose donc, entre autres, la question de la solidarité de classe. Mais l'auteur s'intéresse aussi aux autres catégories socioprofessionnelles (paysans, employés, étudiants), brusquement plongés - dans le contexte extrême de la guerre et en pays ennemi - dans une activité dont ils découvrent la dureté. Une histoire sociale d'en bas, donc, mais aussi, de l'autre côté, une histoire économique et institutionnelle d'en haut (structures, appareils de décision, place dans l'économie et gain pour celle-ci). L'auteur décrit ainsi le

fonctionnement de l'État nazi, en particulier de sa police de répression, montrant également, par des changements d'échelle, que les divergences régionales d'application des directives sont grandes, d'autant plus qu'elles sont aussi parfois dépendantes de conditions ou de difficultés locales spécifiques (c'est net dans le cas du logement), donc différentes d'une usine à l'autre. L'auteur confirme que le nombre considérable d'administrations œuvrant pour la gestion des travailleurs étrangers conduit souvent à des conflits entre ces administrations. Et les décisions de celles-ci sont aussi souvent en contradiction avec les directives édictées au plus haut niveau de l'État.

Au fil des dix chapitres thématiques qui composent l'ouvrage, l'auteur confronte ainsi les politiques officielles, leur réalité et leur vécu. Partant de la France et de sa politique de réquisition de la main-d'œuvre pour le Reich, puis de l'arrivée en Allemagne, l'auteur examine ensuite les conditions de travail et celles de la vie quotidienne (logement, alimentation, loisirs). Suit une analyse de situations plus extrêmes : délinquance et répression. L'avant-dernier chapitre examine le positionnement politique de ces requis, entre collaboration (très minoritaire) et résistance (le sabotage actif était rare - même s'il est surestimé après-guerre, en revanche la négligence ou le mauvais rendement étaient fréquents). Le livre s'achève sur les conditions difficiles de la fin de la guerre et du rapatriement.

Selon l'auteur, la meilleure approche pour comprendre le comportement de ces ouvriers requis est celui de la sociabilité ouvrière qui permet d'éclairer les différences d'attitudes - individuelles ou collectives - selon les conditions de travail, en particulier vis-à-vis des ouvriers et des contremaîtres allemands. Le vécu de cette épreuve a été sensiblement différent selon le niveau de qualification de ces travailleurs. Ceux qui sont employés à leur réel niveau de spécialisation ont des conditions de travail proches de celles de la France et un salaire plutôt correct, qui permet l'envoi d'une part importante aux familles. Pour ceux au contraire dont la qualification - pour diverses raisons - n'est pas reconnue, et qui voient parfois la hiérarchie ouvrière s'inverser, l'incompréhension domine. L'indiscipline et la mauvaise adaptation sont plus fréquentes chez les requis non issus de la classe ouvrière.

Dans les camps, où sont logés la majorité des STO, la tendance est au regroupement par origine régionale ou professionnelle. Les ouvriers de la Relève, les prisonniers transformés et plus encore les volontaires, sont tenus à l'écart. Le facteur linguistique explique la difficulté de relations entre les diverses nationalités, tout comme le facteur politique (en particulier avec les Italiens, les Espagnols ou les Flamands). La propagande soviétique les convainc en général très peu, moins sans doute que la propagande nazie qui les incite à craindre l'armée rouge. Le gaullisme semble être resté quelque chose de très flou et c'est bien plus le combat mené par

l'Angleterre que l'on soutient. Le patriotisme est plus réactif et lié à la nostalgie du pays, que tourné vers une forme politique. Les requis, qui pouvaient circuler librement et participaient donc à la vie quotidienne allemande, font d'ailleurs bien la différence entre l'ennemi nazi et la population allemande qui fait, à l'occasion, preuve de compassion, et qui partage avec eux les mêmes angoisses lors des bombardements.

Le traumatisme subi est le résultat d'une combinaison du sentiment d'abandon par l'État français, de la suspicion dont les requis ont été l'objet alors qu'ils se ressentent victimes, et du vol des plus belles années de leur jeunesse. Dès 1945 est dénoncée par certains d'entre eux la « hiérarchie des souffrances ». La défaite judiciaire de leur fédération (FNDDT¹), en 1978, qui se voit définitivement refuser le titre de « déportés du travail », arrêt confirmé en 1992 par la Cour de Cassation, cause une grande amertume.

Patrick Arnaud a souhaité faire mieux connaître la diversité et la réalité des parcours des STO pris dans la tourmente de ce terrible conflit. Cet objectif est tout à fait atteint par cet ouvrage désormais de référence, dont les grandes conclusions ne divergent guère de celles d'Helga Bories-Sawala².

Françoise Berger

¹ Fédération nationale des déportés du travail.

² *Dans la gueule du loup - Les Français requis du travail en Allemagne*, P.U. du Septentrion, 2010